



L'éducation des sages-femmes, entre oppression et liberté

Je me suis beaucoup demandé comment traiter ce propos important dans ce colloque. Mais, chaque sage-femme a toujours été enseignée par une autre, alors la réflexion pouvait être globale.

- **ÉDUCATION**, *ex-ducere* : guider, conduire, hors de.
Éduquer est l'action de développer un ensemble de capacités, de valeurs morales, physiques, intellectuelles, scientifiques pour être dans le monde, pour développer tous les possibles.
- **ENSEIGNER**, *usignis* : marquer d'un signe, distinguer.
Enseigner vise à la transmission de connaissances, un savoir particulier.

L'éducation des sages-femmes concerne l'ensemble des sages-femmes en exercice, comme le précise d'ailleurs le code de déontologie.

Pourquoi ce titre? Parce que toute éducation se présente en soi comme une violence. Et qu'une violence débouche sur la promotion d'une liberté est un des paradoxes de l'éducation. Cette promotion reste pourtant indispensable car aucun étudiant ne s'éduque sans un sens aigu de cette liberté.

Si toute éducation résulte d'une action délibérée, consciente, elle est aussi imprégnée du milieu auquel on s'identifie ou dans lequel on gravite. Ici, la maïeutique. Cet environnement est déjà une contrainte : en effet, toute éducation impose la culture de la discipline qui l'autorise.

On ne pourra donc nier que l'effet de l'institution, de l'école des sages-femmes ou du département de maïeutique, doté d'une autonomie relative, élaborant les programmes en son sein, pourrait n'en être que plus redoutable.

Chaque sage-femme fait violence à l'étudiant avec une pression très subtile, peu perçue. Ce que l'on doit faire, ce que l'on doit dire, ce que l'on peut faire ou concevoir, ce qui est possible. Certaines règles n'ont même plus besoin d'être parlées pour s'imposer.

Est-il possible alors de faire l'économie de cette violence qui s'exerce par ceux dont l'action éducative est légitimée?

Est-il raisonnable même de concevoir une profession dont les écoles pourraient travailler à la genèse de sa problématique?

Il est normalement possible de penser une attitude non directive avec des adultes. Mais on enseigne avec pédagogie. Pédagogie qui implique, par son étymologie, que l'enseignant conduise un enfant quelque part. Et pas toujours là où il veut aller...

Les étudiants sages-femmes ne sont pas dépourvus d'autonomie, de puissance et de parole. Tout juste d'expression, tout au plus. Ils réfléchissent, parlent avec leurs images, leurs mots, et leurs cœurs. Mais ils ne savent pas toujours où aller, n'étant pas, pour la plupart, entrés dans ces études de la façon la plus motivée.

Le savoir ne se transmet qu'au moment où l'étudiant est demandeur au plus profond de soi. Dès lors, on ne lui demande plus un effort car il veut apprendre, il sait où aller. Il est donc vraisemblablement difficile pour un éducateur sage-femme de faire émerger la liberté d'être soi, si l'étudiant lui-même ignore sa propre nature.

Cet exercice d'affirmation, d'expression d'une identité professionnelle, d'une liberté trop précoce risque d'en faire prendre peur. Il semble intéressant alors de l'aider à s'y identifier, pour voir où sont les blocages ou pour l'aider à trouver le sens de sa présence ici. Aidons-le à se projeter, sur plusieurs niveaux, en utilisant par exemple l'échelle de Bateson : *imagine, tu es sage-femme...*

- **L'environnement.** Où te situes-tu? Que ressens-tu?
- **Le comportement.** Et là, que fais-tu alors?
- **Les capacités.** De quoi es-tu capable?
- **Les valeurs et ou croyances.** En quoi est-ce important pour toi. Qu'est-ce que cela t'apporte?
- **L'identité.** Et qui es-tu ici?
- **L'appartenance.** À quoi te sens-tu appartenir, au-delà même de ton identité?

Autrement, serait-ce la violence et la contrainte qui en donneraient plus de goût? Est-ce par elles que les étudiants iront chercher une liberté d'exercice?

Mais le risque est que l'autorité, se faisant trop pesante dans la réalité, elle disparaisse et ne laisse la place qu'à une insécurité fondée sur la peur.

D'autant que les étudiants, adultes pourtant, élevés pour la réussite et à la performance pour réussir le concours PACES, se



Le savoir ne se transmet qu'au moment où l'étudiant est demandeur au plus profond de soi.





retrouvent devoir, en fait, passer de ce jeune adolescent tardif au jeune adulte responsable. Ils se retrouvent confrontés à une maturation, une transformation de soi dont ils n'avaient pas mesuré la violence et n'en avaient pas été prévenus. La douleur, le sang, les larmes, les cris, la vie, la mort, le sexe. Tout l'intime, les renvoyant en miroir à leur vie jusqu'alors peu éprouvée.

Et c'est ainsi qu'il faut, pour l'élever, du sentiment dans l'éducation. Que quelqu'un veille sur lui, l'aide. Certains étudiants témoignent encore trouver cela auprès de sages-femmes enseignantes, dans certaines écoles ou auprès d'une sage-femme rencontrée en stage. Mais de nombreux autres ne trouvent plus l'écoute, l'empathie, le réconfort qu'ils pourraient rechercher et attendre.

Comme dans une famille qui fonctionnerait bien.

Les sages-femmes, quelles qu'elles soient, enseignantes ou non, n'ont pas toutes la vocation éducative. Il leur reste alors la possibilité d'exercer leurs puissance et autorité sur les plus faibles. L'enseignant n'entre pas alors en communication avec l'étudiant qu'il enseigne. Il livre un savoir suivant un programme établi, à la conquête des corps et des esprits, en divisant et sélectionnant. Or, l'enseignant doit être du côté de l'étudiant et placer son enjeu pédagogique dans la réflexion philosophique : « *tout acte éducatif véritable doit avoir pour objectif, bien plus que le savoir, la réalisation pleine et complète de l'humain en chacun de nous* », nous livre Hegel dans *Le Maître et l'esclave*.

À la rencontre de quelque chose de nouveau, la sage-femme enseignante se transforme et questionne l'autre. Et l'étudiant devient pédagogue pour lui-même.

Tant que la sage-femme enseignante veut dominer, elle empêche l'étudiant de libérer l'humain.

L'exigence est donc la lucidité dans la manière d'enseigner.

Au nom de la cohérence, des rôles sont fixés : ceux qui savent et qui commandent ; ceux qui ignorent et obéissent. « *La discipline est la force des armées. Elle définit l'obéissance et régit l'exercice de l'autorité* ».

Aussi a-t-on justifié cet autoritarisme par des règlements lus, commentés et signés dès le premier jour d'entrée dans l'école des étudiants.

Certes je dirige, se dit-on, mais c'est pour le bien, l'ordre. Pour la qualité de l'enseignement, car ils seront de futurs professionnels !

Mais quand on s'identifie ainsi avec le bien de tous, il est difficile d'abdiquer un pouvoir qui s'exerce sur celui qui est en position d'infériorité. La directrice est sur la plus haute marche...

Georg Groddeck, psychothérapeute et médecin allemand, écrit que « *personne ne se soucierait d'éducation si cette volonté de puissance ne procurait une sorte de volupté sadique, celle qui correspond au spectacle de la peur, du chagrin, de l'angoisse* ». Celle de la dépendance de l'étudiant.

Or, l'attention à l'autre est pourtant l'essence même de l'éducation car elle implique la quasi-totalité des interactions humaines. Cette attention, ce souci de l'autre est un élément de la liberté de chacun. Être attentif à l'autre, à l'étudiant, à tout ce qui constitue l'essence de l'humain et fait surgir en lui tous les possibles.

Mais, étant plus longtemps sage-femme éducatrice qu'étudiant, on aura vite compris que subir quatre ans pour dominer trente ans ne fera pas changer le système. L'étudiant abrite donc lui-même cette fonction. L'enseignant doit alors, aussi, faire prendre conscience à l'étudiant sage-femme de cette dualité, pour qu'il se sépare de cette possibilité de gérer, dominer et opprimer ensuite. Que d'opprimé il ne devienne pas oppresseur.

À moins qu'il n'y ait un enjeu caché dans cette violence...

Seul l'étudiant, nié dans l'ensemble de ses capacités, dans son humanité, est porteur d'une ouverture, d'un potentiel de liberté. L'étudiant serait le bouc émissaire permettant à toute une profession de vivre elle-même dans cette modalité de fonction et d'exercice qui lui fait violence. Il permettrait alors que la tension de tous, qui rendrait impossible le travail dans les conditions actuelles institutionnelles, se transfère sur lui. Il devient le régulateur qui permet de retrouver la paix, neutralisant la violence subie. Mais sans que personne ne s'aperçoive qu'il en est victime...



Nous pourrions, en prenant du recul, sourire des règles que nous imposons aux étudiants et pas à nous-mêmes : le spectacle qui leur est offert (mésentente professionnelle, querelle associative, technicisation du corps des femmes, soumissions aux protocoles...) n'est pas tellement édifiant que nous ayons l'audace de le proposer en exemple. Les étudiants ne sont pas dupes et ils réalisent à quel point la sage-femme enseignante est complice du système, en dépit des indignations et des proclamations qu'elle fait.

L'éducation des sages-femmes se doit d'être un lieu d'interpellation permanente et conflictuelle sur la réalité sociale, culturelle et professionnelle actuelle. Tous les mouvements de sages-femmes qui auraient pu être une révolution sur les paradigmes de la périnatalité ont été vains. Car les individus sont construits sur la peur de l'autorité (combien de fois oblige-t-on les étudiants, en clinique, malgré le cadre posé, à dire « *j'appelle le médecin* »...) soumis et passifs.

Et c'est ainsi que l'oppression a survécu à tous les changements des études de sages-femmes.

S'il y a donc une certaine violence dans l'action éducative des étudiants, le plus grave est qu'elle s'exerce sans que les sages-femmes la perçoivent comme telle.

L'éducation émancipatrice est celle où l'éducateur accepte d'apprendre autant de ses élèves qu'il leur apporte, où le chemin vers la connaissance se fait sur l'expérience des échanges de ces deux consciences et du Monde. Ici, de la Naissance.

L'enseignant qui transmet le savoir académique, le pédagogue qui en étudie l'action, l'éducateur qui l'élargit à toutes les capacités doit être le rebelle. Non pas en s'opposant aux choses mais en les questionnant jusqu'à l'ultime, jusqu'au bien-fondé de toute décision. Il doit être le plus libre de tous. Ontologiquement libre. Aucune figure d'autorité ne peut alors le contraindre si les directives ne vont pas dans le sens de son expérience éducative. Il est libre car il ne s'enferme pas dans



un capitalisme du savoir. Dans la maïeutique, si la sage-femme peut œuvrer pour la transmission de son savoir technique, elle est faillible dès qu'elle rencontre les sciences humaines, en connaissant toute relativité.

Rendre les cours obligatoires, directifs ou non, ne change en rien le problème : dans l'un, le choix est fait mais la directrice n'est que l'élément d'un système ; dans l'autre, elle délègue une responsabilité qu'elle n'a pas car le programme reste de toute façon le même. La liberté n'est pas le contraire de la contrainte ; elle s'impose en fonction de son contexte.

Parfois, l'étudiant ne sait plus où lutter, où se débarrasser de ce qui est en lui et d'éprouver alors une pugnacité à se construire. L'enseignement authentique est celui où l'enseignant s'efface au fur et à mesure que l'étudiant progresse et accède à ce qu'il est. C'est celui qui apprend à vivre un esprit réellement critique, pas un esprit qui s'étaye de dires et de théories.

Parler de naissance, de physiologie ou d'amour à partir du savoir de maïeutique ou de psychologie ne permet pas de comprendre ce que sait, ce que cela veut dire, physiologie ou aimer.

L'enseignant doit se méfier que ce savoir, bien que nécessaire, n'emène pas à la possibilité de dominer ou de manipuler l'étudiant. L'étudiant perçoit très bien la différence entre le paraître et la vérité profonde...

Quand il existe une relation vivante, aucun savoir ne semble s'échanger. Mais chacun réalise ce que vivre veut dire. Il faut se mettre pour cela au niveau de l'étudiant, dans une écoute active, sensible. C'est-à-dire accepter l'inattendu et l'incertitude liée à la réalisation du projet éducatif dans la rencontre à l'autre vivant. Une relation réciproque. Et alors, la relation est nourrie par l'objet de connaissance. Il ne faut pas négliger la relation affective et sociale dans la transmission des connaissances. Mais un éducateur sage-femme n'éduque pas comme il le ferait avec ses enfants adolescents ! L'éducation n'a pas de projet pour l'étudiant : il l'accompagne dans un dialogue continu par lequel il va apprendre à se connaître. Il fait de la maïeutique en sorte. Il est l'être de la question et non de l'affirmation de savoir et de la vérité.

La sage-femme éducatrice et enseignante doit être alignée, reliée à elle-même, sans ses propres conflits. Elle doit accepter de sortir de sa domination par son savoir, capable d'inventer sans cesse de nouveaux modes de transmission, découvrir de nouvelles façons de faire.

Sinon, le risque est d'accroître la violence et le désintérêt des étudiants.

Le rapport au savoir est basé sur ce que la sage-femme va juger indispensable à transmettre au futur diplômé. Et c'est parfois ici que l'étudiant est perdu car, s'il existe une base commune, établie de plus par un référentiel, il n'est pas pensé de la même façon par toutes les sages-femmes. Et il y a un hiatus entre le savoir académique et le savoir légitime. Les étudiants ne se rendent plus assez compte de ce qui correspond au métier qu'ils ont choisi. Ils se heurtent à cette violence de ne pas comprendre en quoi, et ce sur quoi ils sont formés correspond à l'identité professionnelle de la sage-femme. Cela allant même jusqu'à passer le diplôme d'État sur l'expertise autour d'une grossesse pathologique, action sur délégation.



L'enseignant qui transmet le savoir académique, le pédagogue qui en étudie l'action, l'éducateur qui l'élargit à toutes les capacités doit être le rebelle.



La relation pédagogique est axée sur le savoir-faire lié à la transmission. Et les étudiants pourraient alors se sentir libres, c'est-à-dire ressentir que la vérité de la physiologie, de la naissance, du monde, sont l'expression d'une perception directe à la réalité.

L'enseignant sage-femme ne parle pas sur quelque chose, il accompagne. Aider les étudiants à assister aux choses quand elles apparaissent permet d'aller plus loin que le savoir académique, permet de savoir sans théoriser, sans tout passer au crible de l'analyse. Ce qui est peut commencer à vivre, sans chercher autre chose. Juste mettre à jour ce qui est à sa place, ce qui est et ce qui advient. La sage-femme ne crée rien, « elle est la voix de la création du monde par lui-même ».

À force de contempler la physiologie, la naissance, elle peut parler en son nom. La sage-femme n'est pas enseignée pour dire la vérité d'une connaissance mais pour permettre que les choses continuent à être, à vivre.

L'apprentissage de l'étudiant sage-femme ne relève pas de réflexes pavloviens. Il évolue sur des sens cognitifs, il est en capacité de se développer cet apprentissage en lien avec son identité, ce qu'il est, ce qu'il veut être. Et il s'approprie, modifie le matériel proposé. Il est créatif, allant au-delà de ce qu'on dit de l'objet enseigné. Il interagit dans une logique dynamique, équilibre entre l'action et ce qu'il est. L'apprentissage lui permet d'être ce qu'il est avec ce qu'il a appris. Il doit pouvoir être en congruence, apprendre qui il est au bénéfice de son objectif. Alors, il est capable de situer ce qu'il veut faire. Cela ouvre à des perspectives sortant des cours magistraux et des pseudo-échanges dont rien n'émerge.

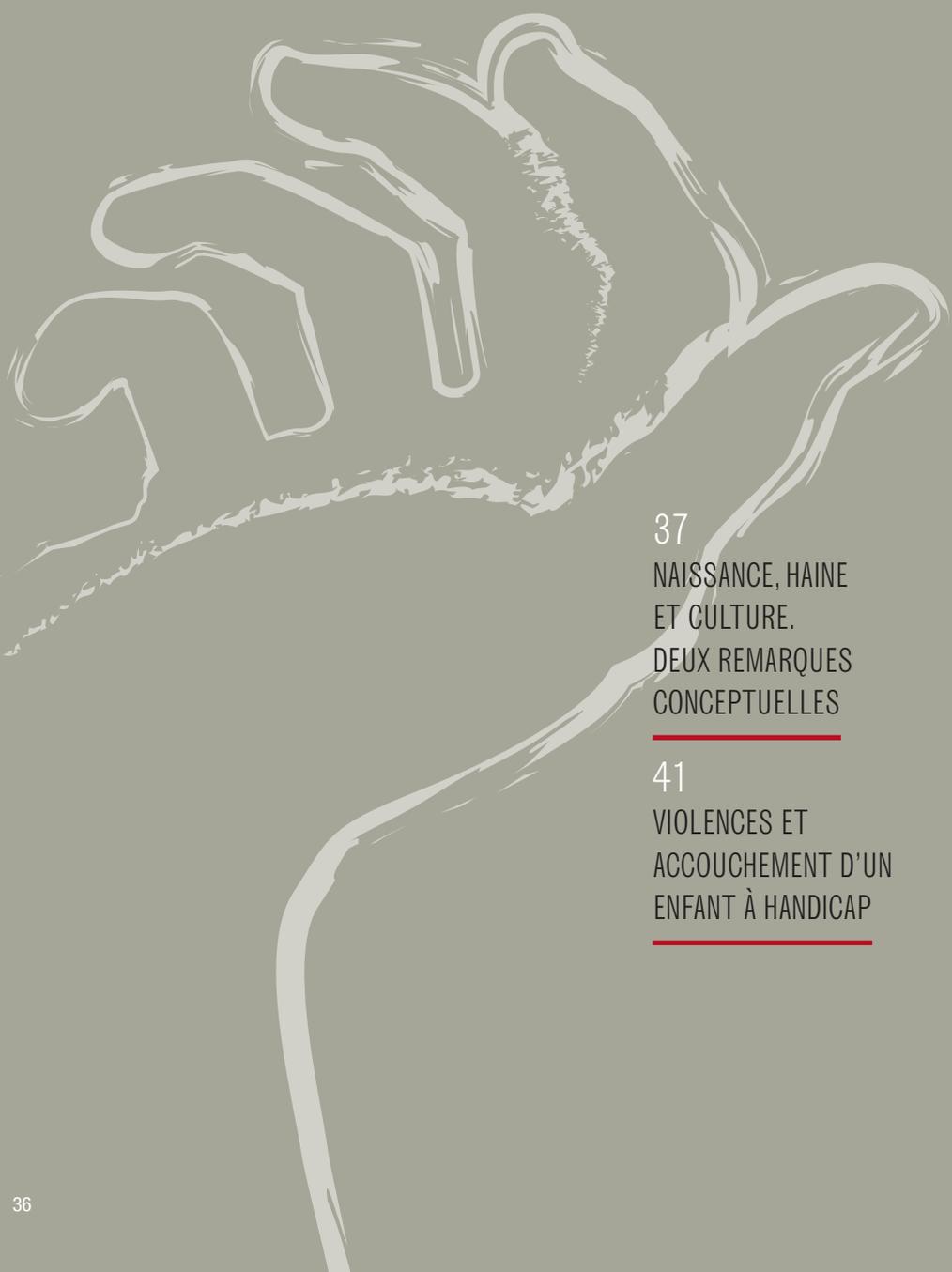
Chaque sage-femme enseignante doit vérifier les conditions de cet alignement dans une logique d'investigation, une logique d'ancrage et de construction.

L'enjeu politique de la formation des sages-femmes reste alors un élément fondamental, non pas comme un supplément d'âme à la fonction d'enseignant mais comme le fondement même de son action.

C'est donc, en plus du savoir académique, un éveil à toute une attitude qui doit faire l'éducation des sages-femmes, minimisant ainsi la violence et engageant à la liberté. •



Violence et Corps



37
NAISSANCE, HAINE
ET CULTURE.
DEUX REMARQUES
CONCEPTUELLES

41
VIOLENCES ET
ACCOUCHEMENT D'UN
ENFANT À HANDICAP

46
LE TOUCHER POUR
SOIGNER LE NOUVEAU-NÉ,
ENTRE IMPENSABLE ET
INDISPENSABLE

49
LA VIOLENCE ÉDUCATIVE

52
ATELIER
VIOLENCES
INSTITUTIONNELLES
ET MÉDICALES
